ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

Encyclopédie berbère

16 | 1995
16 | Djalut – Dougga

Djerba

(Jerba, Meninx)

P. Trousset, J. Despois, R. Mantran et S. Chaker

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2188
DOI : 10.4000/encyclopedieberbere.2188
ISSN : 2262-7197

Éditeur
Peeters Publishers

Édition imprimée
Date de publication : 1 novembre 1995
Pagination : 2452-2460
ISBN : 2-85744-828-7
ISSN : 1015-7344

Référence électronique
P. Trousset, J. Despois, R. Mantran et S. Chaker, « Djerba », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 16 | 1995, document D72, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 21 septembre 2021. URL : http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2188 ; DOI : https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2188

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

© Tous droits réservés

Djerba

(Jerba, Meninx)

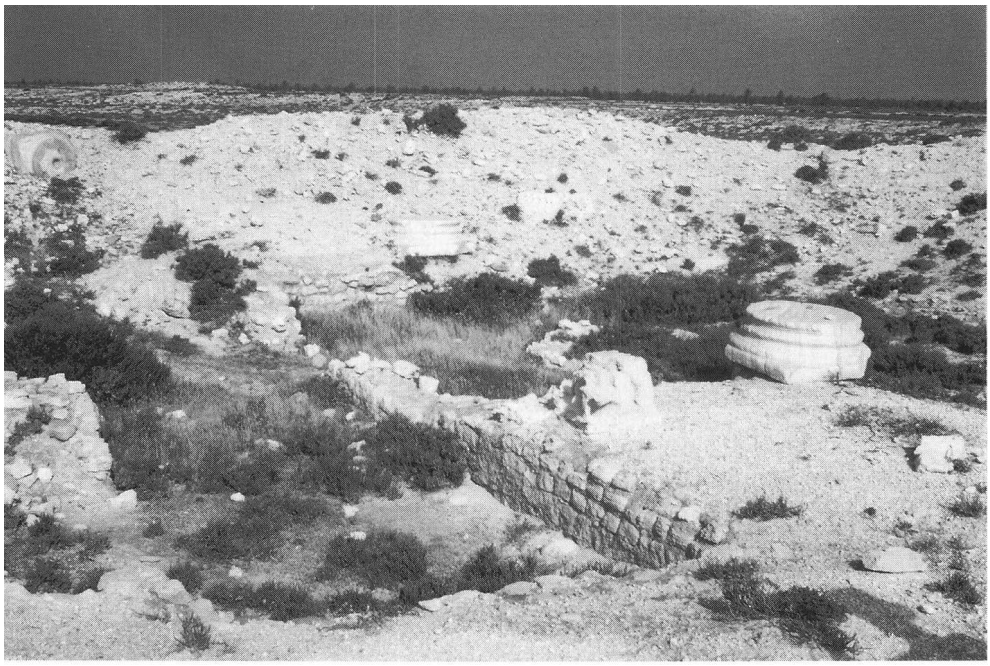
P. Trousset, J. Despois, R. Mantran et S. Chaker

1 Située à l'extrémité sud-est du Golfe de Gabès, la Petite Syrte des Anciens, Djerba est la plus grande – avec 538 km^2 de superficie – et surtout la plus célèbre des îles du littoral d'Afrique du Nord. Elle n'est séparée du continent que par deux étroits passages – celui entre Adjim et Djorf à l'ouest et celui d'El Kantara à l'est -qui encadrent la mer de Bou Grara*. Une zone de hauts-fonds qui l'enveloppe entièrement, une marée dont l'amplitude est ici de 1,30 m en période de vives eaux, rendaient l'accès de l'île par mer délicat pour les étrangers. Nombreux furent ceux qui s'échouèrent sur ces côtes, de la flotte romaine en 253 av. J.-C. (Polybe I, 39) à la flotte espagnole de Pedro Navarro en 1511 (Léon l'Africain, *Description de l'Afrique, p.* 401). Cette protection relative a pu contribuer au maintien d'un particularisme très marqué chez sa population berbère. Il n'en reste pas moins qu'à plusieurs reprises, la position stratégique de cette île sur les routes maritimes de l'Orient, a fait de son contrôle un enjeu important pour les puissances qui se disputaient l'hégémonie en Méditerranée.

Djerba dans l'Antiquité (P. Trousset)

2 Comme la région continentale voisine, Djerba est basse et plane ; elle est constituée de formations argilo-sableuses quaternaires de plus en plus récentes vers le Nord avec une croûte calcaire ou gypseuse qui affleure largement surtout au Sud. La pluviométrie est voisine de 200 mm et l'humidité relative élevée, mais les eaux souterraines le plus souvent salées ne permettent guère l'irrigation : l'impression d'oasis que donne Djerba et ses palmiers vus de loin ne doit pas faire illusion, car l'île est vouée à l'arboriculture sèche (oliviers et arbres fruitiers) et l'eau potable était fournie par des citernes à impluvium, élément caractéristique des *menzels,* les maisons dispersées traditionnelles.

Les ruines de Méninx (El Kantara). Photo P. Trousset



3 Plusieurs noms ont été donnés à l'île de Djerba dans l'antiquité. Dans le *Périple* du Pseudo-Scylax (éd. Müller, 110), elle est surnommée l'île des Hauts-Fonds *(Bracchion)* à cause des bancs qui l'entourent ; mais le signalement conventionnel pour les auteurs anciens – y compris Scylax est le *lotos :* c'est l'« île des Lotophages », selon une tradition qui remonte au moins à Eratosthène (Pline, *H.N.* V, 41, 2) et est reprise par Strabon et Ptolémée. Selon les interprétations les plus courantes, le *lotos* pourrait représenter certaines variétés de jujubes ou de dattes (S. Gsell, *Hérodote, p.* 94-96). En fait, la localisation du *lotos* (appelé *celtis* en Afrique d'après Pline, XIII, 104) et donc des Lotophages, est assez large et flottante suivant les auteurs. Mais le nom véritable de l'île, connu des Grecs depuis Eratosthène qui s'était intéressé à elle à cause du périple d'Ulysse, est *Méninx* ou *Ménis,* un nom sans doute d'origine libyco-berbère, qui est aussi celui d'une de ses villes principales, située près d'El Kantara où une chaussée romaine reliait l'île au continent, barrant l'entrée de la mer de Bou Grara*. L'île de *Méninx* comptait dans l'antiquité d'autres centres habités : Pline mentionne aussi *Troar* (ou *Phoar)* à l'opposite de *Meninx ;* la Table de Peutinger indique de son côté quatre centres : *Tipasa* pourrait correspondre à Djorf ; *Har(ibus)* (les jarres en punique selon Tissot) serait l'actuelle Guellala ; *Uchium* est difficile à situer ; en revanche, l'emplacement de *Girba* qui donne son nom à l'île à partir du III^e^ siècle, est aujourd'hui confirmé par un témoignage épigraphique découvert à Houmt Souk (A. Beschaouch, *CRAI,* 1986, p. 542-543).

4 Le nom de *Girba* a été signalé par Aurelius Victor comme lieu de naissance des Empereurs Trebonius Gallus et Volusianus : *Creati in ínsula Meninge quae nunc Girba dicitur* (*Epitome,* 45). On le voit figurer plus tard dans la liste des évêchés de Tripolitaine *(episc. Girbensis)* et dans la Notitia Dignitatum (Occ, 42) à propos d'un *Procurator Baphii Girbitani,* ce qui attire l'attention sur les teintureries de pourpre qui faisaient la réputation de la ville de Méninx : Pline (IX, 6) leur assigne le premier rang en Afrique : *Tyri praecipuus hic Asiae ; in Meninge, Africae.* Cette industrie est sans doute apparue dès l'époque punique mais longtemps encore les tissus de laine de Djerba se distinguèrent

par la vivacité de leurs couleurs. Il en est de même pour l'industrie de la poterie de Guellala qui semble bien avoir été déjà un centre de production dans l'Antiquité...

Djerba, accumulation de coquilles brisées de murex, à Meninx, centre réputé de production de la pourpre. Photo P. Trousset

5 A l'exception de quelques vestiges protohistoriques (haouanet de Oulad Amor) et de rares tombes puniques à puits (Souk el Guebli) et surtout l'exceptionnel mausolée d'Henchir Bourgou d'époque punique, les vestiges archéologiques sont visibles sur la côte, comme à El Kantara, Guellala ou Ghizene où ils sont parfois mis en évidence par le recul du rivage. Méritent d'être aussi signalés les hypogées d'El Kantara dont le décor architectural rappelle les façades palatiales de l'Antiquité tardive.

6 Sur le plan administratif, Djerba faisait partie, jusqu'au IIIe siècle de l'Africa, elle fut ensuite rattachée à la Tripolitaine. Elle fit partie du royaume vandale, et redevint partie de la Tripolitaine sous la domination byzantine.

Le Moyen Age (J. Despois et R. Mantran)

7 Djerba fut occupée par les conquérants arabes commandés par Ruwayf b. Ṯẖābit, dès 45/665, au cours de la campagne dirigée en Byzacène par Mu'āwiya b. Hudayḏj. Nous savons peu de choses de l'histoire de l'île au cours des siècles suivants, bien qu'elle dépendît des souverains de Kairouan et de Mahdiyya. Son isolement naturel fut en quelque sorte renforcé par l'indocilité de ses habitants et par l'adoption du schisme ḵẖāriḏjte ; ce schisme, dont on sait le succès au Maghrib entre le IIe/ VIIIe siècle et les débuts du IVe/Xe, se maintiendra à Djerba, tout comme au Ḏjabal Nafūsa* (Tripolitaine) et au Mzāb* (Sahara algérien). Cela explique sans doute le peu de bienveillance à leur égard des auteurs arabes, comme al-Bakrī et al-Idrīsī qui les trouvent méchants et hypocrites ; le premier souligne en outre qu'ils commettent « des brigandages sur terre et sur mer », et le second relève qu'ils sont berbères et qu'ils ne parlent que le berbère.

Mais l'île est décrite au Ve/XIe siècle comme remplie de jardins et d'oliviers ; Djerba (Girba) est encore cité comme l'un de ses bourgs.

Djerba, zaouïa et sa mosquée. Photo G. Camps

8 Les invasions des Banū Hilāl, au Ve/XIe siècle, et la chute de la dynastie des Zirides semblent avoir accru l'esprit d'indépendance des Djerbiens qui multiplièrent leurs incursions et leurs actes de piraterie, aussi bien sur le littoral tunisien qu'aux dépens des pays et des flottes des Chrétiens ; mais l'île fut conquise et occupée en 1135 par Georges d'Antioche, amiral du roi normand Roger II de Sicile. La domination des Normands, renforcée par la prise de Mahdiyya en 1148, se maintint (malgré une tentative de soulèvement vite écrasée en 1153) jusqu'en 1160, date de leur expulsion du littoral tunisien et des îles par les troupes du grand conquérant almohade 'Abd al-Mu'min. Au début du règne du prince hafside Abū Hafs 'Umar, en 1284, l'île fut reprise facilement par les Chrétiens à la suite de l'expédition de Roger de Lauria pour le compte du roi de Sicile Pierre III d'Aragon. En 1289, Roger de Lauria fit construire un château-fort près des ruines de l'antique Meninx ; le Kasḫtil (Castello), de plan carré, muni de tours et entouré d'un fossé, était destiné à abriter une garnison et à surveiller le détroit d'al-Kantara et le passage par la chaussée d'origine romaine. A la suite de plusieurs soulèvements et d'une intervention des Tunisiens en 1306, le roi de Sicile Frédéric fit réoccuper Djerba par un aventurier catalan, Ramon Muntaner. Mais les Chrétiens ne purent ensuite résister à une nouvelle révolte des Djerbiens aidés par les troupes du souverain hafside Abū Bakr ; et malgré une héroïque résistance dans le Kasḫtil, ils durent abandonner l'île (1334-35). Ils ne la réoccuperont plus que pendant 11 ans, entre 1383 et 1392, à la suite d'une expédition où des navires génois étaient venus renforcer la flotte sicilienne. Au siècle suivant, Alphonse V d'Aragon fera encore deux vaines tentatives pour la reconquérir, en 1424 et 1432 : au cours de la seconde, le sultan Abu Fāris vint lui-même au secours de l'île. A la suite de quoi un second château fut érigé, mais cette fois par les Musulmans et sur la côte Nord, à côté de l'ancienne Girba alors en ruine ; il restera connu sous le nom de Burḏjal-Kabir. Une agglomération commerçante naîtra peu à peu à son abri et portera le nom de Houmt-Souk.

9 L'hostilité et l'esprit d'indépendance des Djerbiens se manifestait aussi bien contre les Hafsides que contre les Chrétiens. Non seulement ils restèrent sourds à la propagande

pacifique faite sous le souverain Abū Fāris en faveur de l'orthodoxie, mais, en 1480, ils n'hésitèrent pas à rompre brutalement avec Abū 'Umar 'Uṯḫ-mān, coupant délibérément la chaussée romaine, plus ou moins bien conservée et plusieurs fois restaurée, qui liait leur île au continent.

10 Les guerres, les massacres, et les troubles intérieurs qui résultaient de la rivalité des deux sectes ibādites, les Wahbiyya et les Nakkāra, les premiers au N.-O. et les seconds au S.-E., n'empêchaient pas Djerba d'être réputée pour ses richesses : les Sfaxiens venaient du continent dévasté pour y acheter de l'huile ; la vigne était assez répandue pour qu'on vende du raisin sec ; figuiers et palmiers côtoyaient les pommiers ; les lainages rayés et unis, connus sous le nom de ḏ*jarbi,* étaient exportés ; la pêche était active, et Venise venait s'approvisionner en sel ; des fondouks abritaient des marchandises et des commerçants chrétiens. La population vivait déjà dispersée parmi les vergers.

11 Mais guerres et sécheresses amènent de cruelles famines : ainsi celle de 1311, où l'on fit du pain avec de la sciure de palmier.

Djerba à l'époque turque

12 Au XVI^e^ siècle, Djerba devient un enjeu dans la lutte que se livrent les Espagnols et les Turcs pour la domination de la Méditerranée : elle fut pour les seconds une base concédée par les Ḥafṣides d'où les Chrétiens ne purent les déloger : en 1511, le débarquement de troupes ibériques par Pedro Navarro, victorieux en Algérie et à Tripoli, aboutit ici à un dur échec. En 1550, l'île sert de base d'opérations au célèbre corsaire Dragut contre les Espagnols. Bien que ceux-ci aient réussi à l'y bloquer au début d'avril 1551, il parvient cependant à faire échapper sa flotte en coupant la chaussée d'al-Kanṭara et en creusant un chenal qui permet de gagner le golfe de Bū G1ḫ rāra et, de là, la haute mer (20 avril 1551). Peu après, il s'empare de Tripoli (août 1551), puis fait remettre en état la forteresse de Houmt Souk (Burḏj1al-Kabir, inscription de 1557).

13 Les Turcs resteront maîtres de Djerba qui dépendait soit d'Alger, soit de Tripoli, soit de Tunis, avant d'être définitivement rattachée à la Tunisie par Hammūda Bey qui régna en fait de 1631 à 1659. Mais, au XVI^e^ siècle, le pays avait eu encore à souffrir des abus de ses divers maîtres :

14 Le tableau de Djerba que nous ont laissé les auteurs du XVI^e^ siècle, plus précis que les précédents, en diffère peu : l'arboriculture, l'industrie et le commerce des étoffes de laine sont toujours les principales richesses d'un pays qui manque de blé ; dromadaires et ânes sont nombreux, tandis que le bétail gros et menu vient du continent. La population, toujours éparse dans les campagnes, semble avoir oscillé entre 30 et 40 000 habitants.

15 Les chefs de la Tunisie turque, Deys et Beys, auxquels succédèrent à partir de 1705 les souverains de la dynastie ḥusaynide, se firent représenter dans la lointaine Djerba par des *s2ḫayḵḫs,* puis des caïds *(kā'id),* puissants personnages qui se recrutaient héréditairement dans certaines familles. Après les Semumeni (XVI^e^ siècle), ce furent longtemps les Bel Djelloud.

16 Ce furent ensuite les Ben Ayed qui ont été jusqu'au dernier quart du XIX^e^ siècle, les véritables maîtres de l'île.

17 L'orthodoxie malekite commence à partir des débuts du XVIIIe siècle à faire reculer le schisme ibadite et ne cesse de gagner du terrain, de même que la langue arabe. Par ailleurs, l'île n'a pas toujours été en paix. Elle s'est plus d'une fois soulevée contre le pouvoir central, notamment entre 1599 et 1601 et en 1864. Elle a subi au XVIIIe siècle plusieurs incursions de nomades Urgẖāmma et ʻAkkara de la Ḏj1effāra* et a encore été razziée en 1864 par les gens de la région de Zarzis ; elle a été attaquée, occupée, pillée 58 jours par un aventurier maître de Tripoli ʻAlī Burg1ẖul en 1794. Elle a été plusieurs fois décimée par la peste : en 1705-6, en 1809, en 1864. En 1816 la suppression de l'esclavage par Ahmad Bey, prince libéral, porta un dur coup aux caravanes qui, par Gẖadamès et Gẖât, gagnaient le Soudan oriental et en ramenaient diverses marchandises dont les plus précieuses étaient les esclaves noirs. Caravanes et esclaves prirent alors le chemin de Tripoli, déjà alimenté par la route du Fezzān. C'est pourtant une île prospère et une population laborieuse que nous décrivent les divers voyageurs du XIXe siècle et que trouva la petite troupe française qui, par suite du traité de Protectorat du Bardo, s'installa au Burḏj1 al-Kabir le 28 juillet 1881.

Atelier de tisserand de style traditionnel. Photo G. Camps

Djerba aujourd'hui

18 La tranquillité qui règne depuis 1881 a permis à la population djerbienne, qui parait avoir toujours été relativement nombreuse, de s'accroître encore fortement ; malgré une importante émigration, elle compte (1975) 75 200 habitants, soit 140 au km^2.

19 Ibn Ḵẖaldūn considère les Djerbiens comme faisant partie des Kutāma (III, 63) ; on y rencontre aussi, ajoute-t-il, des Nefza, des Hawwāra et quelques fractions d'autres tribus berbères ; le continent, le Sud Tunisien notamment, a depuis lors fourni une assez forte immigration dont la plupart des éléments ont été absorbés, aussi bien des Nafūsa, également ibāḍites, que des pasteurs ruinés engagés comme manœuvres ou des

individus de toutes provenances venus dans cette terre d'exil et de refuge. La plupart des Djerbiens se distinguent en effet par leur petite taille et leur brachycéphalie. La moitié sont restés berbérophones surtout dans le S.-O., mais presque tous parlent aussi plus ou moins bien l'arabe. Près de la moitié est restée fidèle à l'Ibāḍisme (sous la forme presque exclusivement du Wahbisme), l'Est et le Centre de l'île comptant une forte majorité d'orthodoxes. Les Wahbites portent généralement la barbe et le turban (la *kas2 ḫṭa)* ; ils affectent des mœurs austères, s'interdisant de jouer et de fumer ; ils ne rompent le jeune du ramadan qu'après avoir eux-mêmes observé le croissant de la lune ; leurs nombreuses mosquées trapues et sobres, témoignent de l'ancienne importance de leur schisme. Ils ont en commun avec les orthodoxes certaines coutumes traditionnelles, comme la visite rituelle à l'olivier, emblème de la richesse et de la paix, lors des mariages et des circoncisions ; ou encore, à l'occasion des mariages, le cortège de la *ḏj1aḥfa,* usage d'origine berbère qui rappelle le rapt de la mariée chez les anciens Bédouins. Les Israélites restés dans l'île, sont groupés dans le Nord, dans les deux villages de Ḥāra Kabīra et Ḥāra Ṣag1ẖira. Ce sont, avec le centre économique et administratif de Houmt-Souk, en grande partie récent, les seules agglomérations d'une île dont l'habitat rural se caractérise par une grande dispersion.

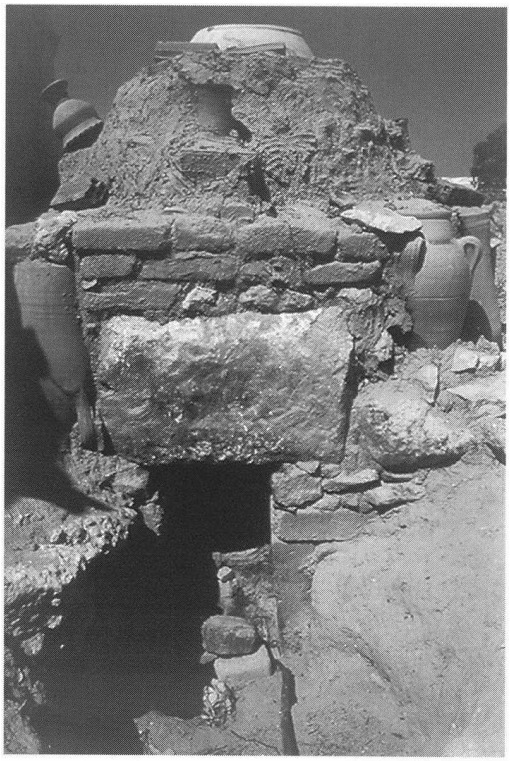
20 La culture n'est dense qu'au centre et à l'Est, où une nappe d'eau douce remontée par des puits à traction animale permet l'irrigation d'arbres fruitiers et de légumes d'hiver et d'été. Ailleurs, la culture est sèche. Les céréales ne couvrent que quelques petits champs au Sud ; 700 000 oliviers, presque tous trop vieux, parsèment l'île ; 500 000 palmiers, dont beaucoup ne sont ni fécondés ni irrigués, lui forment une couronne, destinés surtout, comme à Zarzis, à fabriquer des engins de pêche. Les propriétés sont petites (3 à 5 ha en culture sèche, et 1 à 2 en culture irriguée), mais cultivées dans la proportion de 70 % par leurs possesseurs. L'élevage est insignifiant.

21 Les maisons sont depuis des siècles dispersées dans les jardins et les propriétés de culture sèche. Bien des fermes ont un aspect défensif et les talus de terre hérissés de figuiers de Barbarie qui clôturent les propriétés ont toujours favorisé la défense. Les Djerbiens, qui manquent de place, ont acquis des terres depuis longtemps sur le littoral du continent voisin ; ils les font cultiver par des associés Towāzin.

22 L'artisanat, autrefois très actif, et en plein déclin. Pourtant on recense encore près de 1 500 métiers à tisser, métiers presque tous primitifs qui se groupent souvent par 3, 4 ou 5 dans de modestes ateliers. Ils travaillent la laine des 8 000 moutons de l'île et celle originaire des steppes, qui est achetée dans les marchés. Ils font toujours de belles couvertures rayées de couleurs et divers tissus. La poterie reste active à Guellala, dans le S.-O., où existent 250 fours : les divers types de récipients sont expédiés par mer sur tout le littoral oriental et jusqu'à Tunis Bijouterie et broderie sont le fait des Juifs : elles déclinent avec leur forte émigration définitive.

23 Les principales ressources de Djerbiens sont extérieures à l'île : ce sont la pêche, qui occupe 11 % environ des hommes adultes ; le cabotage sur *lūds* (voiliers à fond plat ne craignant pas les hauts fonds) en relation avec Sfax, Sousse et Tunis ; et surtout l'émigration, malgré l'essor considérable du tourisme.

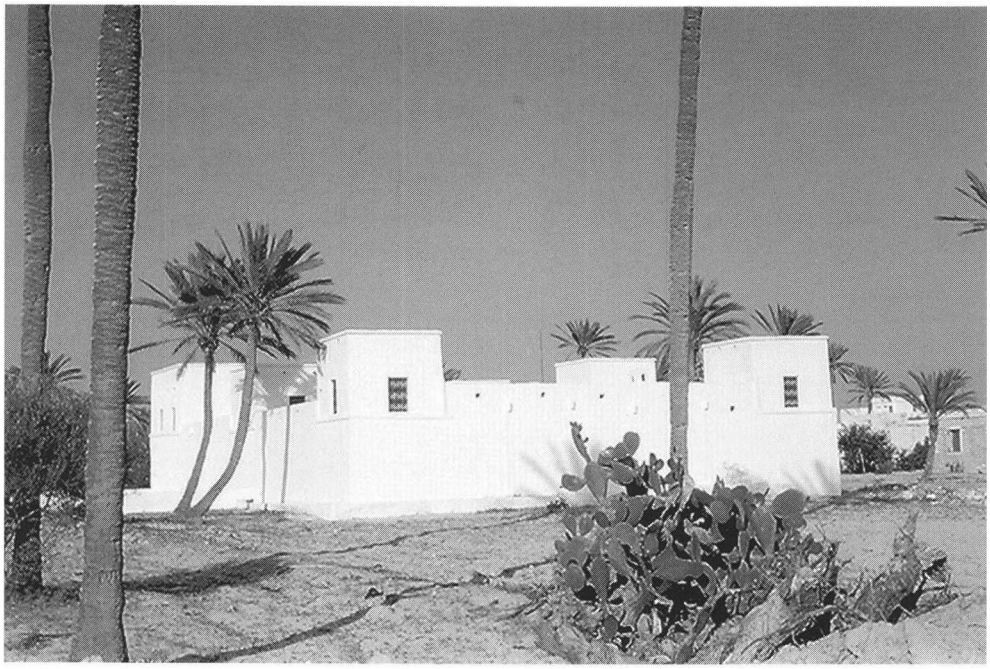
Guelala, four de potier. Photo G. Camps



24 Cette émigration est exclusivement masculine, temporaire et commerciale. Les Djerbiens se groupent en sociétés en commandite et se passent des banques ; les sociétés sont si possible familiales ; presque toutes concernent l'épicerie et quelquefois les tissus et la bonneterie. Sur les 6 000 commerçants que l'on peut dénombrer hors de Djerba, 80 à 90 % sont en Tunisie, presque tous dans les centres du Tell et les 2/3 à Tunis et dans sa banlieue. Quelques-uns se sont établis dans le Constantinois et en Tripolitaine. Les hommes de la famille se relaient de telle sorte qu'ils passent le tiers de leur temps dans leur famille restée à Djerba. C'est là l'origine du principal apport d'argent, qui permet une aussi grande densité de population dans une île naturellement très pauvre.

25 Les Djerbiens participent à la pêche du golfe de Gabès qui est caractérisée par le grand nombre de bordigues faites de palmes fichées dans la vase, la prise de poulpes et la cueillette des éponges* ; on pêche aussi à la ligne, à la nasse et au moyen de divers filets.

Maison moderne à Djerba conservant les quatre tours d'angle. Photo G. Camps



26 Les Djerbiens sont très actifs dans leurs divers métiers et, bien qu'émigrant beaucoup, ils restent très attachés à leur île et à leur conservatisme familial et social.

DJERBA (linguistique) (S. Chaker)

27 Cinq ou six des villages de Djerba sont traditionnellement donnés comme totalement ou partiellement berbérophones : Adjim, Guellala, Sedouikech, Elmaï, Mahboubin, Sedghiane, selon A. Basset (1952, p. 3).

28 A Djerba, comme dans toute la Tunisie, la situation sociolinguistique est très défavorable au berbère : les travaux les plus récents (notamment Penchoen 1968/ 1983) indiquent une sensible régression de la pratique du berbère au profit de l'arabe. Actuellement, seul Guellala semble rester entièrement berbérophone alors que tous les autres villages auraient connu un net recul du berbère, qui serait, dans plusieurs d'entre eux (Adjim, Elmaï, notamment. Cf. Penchoen 1983, p. 24) en voie de disparition. On manque cependant d'enquêtes sociolinguistiques systématiques et précises et une certaine prudence s'impose en la matière.

29 La documentation sur le berbère de Djerba, là encore, est extrêmement pauvre et ancienne. La seule source récente de quelque ampleur sont les deux articles de R. Collins (1982), consacrés au syntagme verbal dans les différents parlers tunisiens. On trouvera également une présentation rapide des principales caractéristiques linguistiques dans la synthèse de Boukous (1988). Cette situation est d'autant plus regrettable qu'il semble bien que, sur de nombreux points (système vocalique et accentuel notamment), les parlers de Djerba présentent des spécificités fortes (Vycichl 1984, Brugnatelli 1986).

30 Au point de vue linguistique comme en matière sociolinguistique, il serait donc urgent de procéder à Djerba (et dans toute la Tunisie) à des enquêtes de terrain approfondies avant que le berbère ne sorte complètement de l'usage.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire

AVEZAC J. (d'), Les îles de l'Afrique, Paris, 1848, p. 30-74.

BESCHAOUCH A. « De l'Africa latino-chrétienne à l'Ifriqiya arabo-musumane : questions de toponymie », dans Comptes rendus de l'Acad. Inscr. Belles lettres, 1986, p. 530-549.

COMBES, J.-L., « L'habitation à Djerba ». Cahiers des Arts et techniques de l'Afrique du Nord, t. 5, 1959, p. 52-64.

DELMAS Y. « L'île de Djerba », Cah. d'Outre-Mer, VI, 1952, p. 149-168.

DESROIS J. s.v. Djarba, dans Encycl. Islam, II, Leyde, 1965, p. 470-473.

DESANGES J. Pline l'Ancien H.N. V, 146, L'Afrique du Nord, Paris, 1980, p. 267-268, 430-434.

LUDOVITCH A.L. et VALENSI L., « Etre juif à Djerba » in Communauté juives des marges sahariennes du Maghreb, Jérusalem, 1982, p. 199-225.

Institut National d'Archéologie et d'Art, Jerba, Une île méditerranéenne dans l'Histoire, Recueil de notes, articles et rapports anciens, Tunis, 198.2, 124 p.

MONCHICOURT Ch., « Episodes de la carrière de Dragut. II, Le stratagème de Dragut à El Kantara de Djerba », Rev. Tunis, t. XXV, 1918, p. 263-273.

Id., « L'expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba », Rev. Tunis, t. XX, 1913, p. 499-519, 627-653 et t. XXI, 1914, p. 14-37, 136-155, 227-246, 332-353, 419-450.

SERVONNET J. et LAFITTE F. Le Golfe de Gabès en 1888, Paris, 1888, p. 270-314.

TISSOT Ch. Géographie comparée de la Province d'Afrique, I, p. 190-203.

TLATLI S. « Djerba et les Djerbiens », Rev. tun., 1941, p. 1-82 ; 1942, p. 1-124.

TLATLI S. Djerba, l'île des Lotophages, Tunis, 1967, 194 p.

WERIEMMI-AKKARI J., « Un témoignage spectaculaire sur la présence libyco-punique dans l'île de Jerba : le mausolée de Henchir Bourgou », REPPAL, 1, 1985, p. 190-196.

Linguistique

BASSET R : Loqman berbère, Paris, Leroux, 1890, 409 p. [4 textes de Djerba].

BASSET R. « Notes de lexicographie berbère (1re série) », Journal Asiatique, 1883, p. 24-34.

BASSET A. : Les parlers berbères, Initiation à la Tunisie, (J. Despois, dir.), Paris, Adrien Maisonneuve, p. 220-226.

BASSET A. : La langue berbère, IAI (Handbook of African Languages), Oxford/Londres, 1952 (1969).

BOUKOUS A. « Le berbère en Tunisie », Etudes et Documents Berbères, 4, 1988, p. 77-84.

BRUGNATELLI V. : Alternanze accentuali e morpho-sintassi nominale nel berbero orientale, Contributi di orientalistica, glottologia e dialettologia, Milano, Cisalpino-Goliardica (Quaderni di Acme : 7), 1986, p. 61-72.

CALASSANTI-MOTYLINSKI A. de, « Chanson berbère de Djerba », Bulletin de Correspondance Africaine, 1885, p. 461-464.

CALASSANTI-MOTYLINSKI A. de, « Dialogues et textes en berbère de Djerba », Journal Asiatique, 1897, 27 p.

COLLINS R., « Un microcosme berbère. Système verbal et satellites dans trois parlers tunisiens », IBLA, 1982, p. 148 et 149, 287-303 et 113-129.

PENCHOEN Th. G., « La langue berbère en Tunisie et la scolarisation des enfants berbérophones », Revue Tunisienne des Sciences Sociales, 1968, p. 173-186. Repris dans : Language in Tunisia (R.M. Payne, ed.), The Bourguiba Institue of Modem Languages, Tunis, 1983, p. 23-34.

SERRA L. « I dialleti berberi orientali (Rassegna degli studi e prospettiva di ricerca) », Atti del Sodalizio Glottologica Milanese, 21, 1979, p. 23-34.

VYCICHL W., « Accent », Encyclopédie berbère, 1, Aix-en-Provence, Edisud, 1984, p. 103-105. [notamment p. 105].

VYCICHL W. « Argot (Jebel Nefousa – Jerba – Mzab) », Encyclopédie berbère, 6, Aix-en-Provence, Edisud, 1989, p. 882-884.

INDEX

Mots-clés : Agriculture, Architecture, Géographie, Linguistique, Technologie, Tunisie